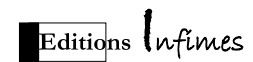


Jérôme Bloch

Le dernier piano de Mozart

roman

 Editions In fines

2 mars 1793.

*La musique changée. L'arithmétique
introduite. Les lois des festins abolies.*

Les jeux d'enfants, supprimés.

C'est qu'on ne chante plus à table ?

Siècle malade des nerfs.

8 janvier 1794.

*C'est ici le désert. Dans ce silence,
tout me parle et dans votre bruit,
tout se tait.*

Joseph Joubert (1754-1824)

1

Dans le frimas glaçant, des guirlandes de cristaux translucides festonnaient les arbres chargés de flocons. Ce qu'Hermès retint de cette matinée, c'était un froid vif et humide. De la moindre flaque d'eau à la Seine, tout lui apparaissait blafard. Frigorifié, il suivait une lourde voiture plus semblable à une berline qu'à ces diligences qui sillonnaient les avenues et vous menaient en quelques minutes d'un point à l'autre de la ville. Du côté des faubourgs, des Champs-Élysées et des Tuileries, les allées laissaient filtrer un soleil fade. Le ciel passait parfois à l'anthracite, menaçant d'exploser. Avant les lueurs de l'aube, un bourdonnement sourd avait chassé le silence de la nuit. Corbeaux et corneilles tournoyaient au-dessus de la place et du pont de la Révolution. Leurs croassements perçaient le ciel. Traversant le fleuve, les mouettes criaient, cherchant dans les ordures les dépouilles d'animaux et de cadavres, têtes et corps de guillotins ou restes des dissections de la Faculté de Médecine. Les odeurs semblaient congelées, montant jusqu'aux parapets enneigés. Hermès regardait ce spectacle livide en partie caché par le fourmillement d'oiseaux blancs piaillant et bataillant avec les rapaces noirs qui s'amoncelaient, prêts à partager le macabre festin, puis s'envolant en déchirant l'horizon. Les cimetières

rechignaient à engloutir les suppliciés, débouchant dans la rivière ou échouant sur les rives. Vague blême, la foule compacte se déversait jusqu'aux quais. Le carrosse verdâtre s'avavançait dans la même direction. Entouré de milliers de soldats, il traversait les quartiers populaires grouillant d'artisans, de journaliers et de bras-nus. On s'attroupa dès le matin, en grand nombre, entre le Faubourg et Ménilmontant. Une heure après avoir quitté la Tour du Temple, descendant la rue Avoye, le convoi s'accompagnait d'un peuple dense et muet. Arrivés des rues du Vert-Bois et des Vertus, les Parisiens affluaient de la rue de Bretagne, et des artères adjacentes, avec un je ne sais quoi dans l'air, une gravité mêlée d'inquiétude. Il en venait aussi de l'Échiquier, des Haudriettes et des Quatre-Fils. Hermès avait quitté sa mansarde de la rue de l'Égout, au Marais, à deux pas de la Place de l'Indivisibilité de la République, autrefois Place-Royale¹. Il se laissait porter par le flot. Du côté de Bonne-Nouvelle, les gens marchaient avec lui, se dirigeant vers la Madeleine, suivant le coche ralenti dans sa progression. Pendant ce temps, au niveau des Blancs-Manteaux, escorté par les chevaux de la Garde nationale, l'équipage s'engagea dans les rues du Bec et de la Coquillière. Les voies débouchaient Place de Grève, devant l'hôtel de ville. Les travailleurs de la Lavanderie, de la Lingerie et de la Chaussetterie se mêlaient à ceux des Halles aux Blés, aux Vins et aux Poissons, rejoignant le cortège. C'était une masse nombreuse, bourdonnante, grossie par ceux de Jacques-de-la-Boucherie, et, près du fleuve, de la Place aux Veaux et celle du Pied-de-Bœuf. L'essaim humain descendait, compact, sur les quais de Gesvre et de la Mégisserie. Hermès, les joues et le nez rouges, soufflait dans ses doigts fendus d'engelures. Devant le Louvre, le convoi poursuivit son parcours vers le quai des Tuileries et la darse de la Conférence. En contrebas, sur la Seine, des patineurs faisaient la course d'une rive à l'autre. Hermès les suivait des yeux. La vie continuait, des garnements riaient, indifférents à la scène qui se jouait à quelques pas. Dans ce magma anonyme, il éprouvait

1 - Actuelle Place des Vosges.

une sensation nouvelle, transparent comme le givre, seul au monde, dans un torrent. Enfin, devant l'immensité de la place bondée, au droit du pont Louis XVI², se dressait, à la place du Mal-Aimé³, rouge, la guillotine. La bête se tenait sur ses quatre courtes pattes, surmontée en hauteur d'un long cou et d'un visage en lame de couteau, monstre impitoyable, sans yeux ni oreilles, bouche ronde au milieu de deux plaques de bois. Dressée au sommet d'une échelle surmontée d'une estrade de sapin, elle saisissait sa proie par la tête. Pilon des temps nouveaux, elle s'offrait de loin à tous les regards. Hermès manquait à chaque fois de défaillir lorsqu'il le croisait sur l'Esplanade, à la Grève, ou au « Trône renversé ». Ce matin du 21 janvier 1793 aurait pu demeurer ordinaire, un de plus de cet hiver-là. La ville, à part cette présence insolite, n'était pas très différente.

Elle s'étendait de part et d'autre de ce Léviathan assoiffé de sang.

La multitude se regroupait à pas lents vers la rivière, convergeant sur le glais, entre les bois et les jardins des Champs-Élysées.

Un agrégat compact et silencieux suivait la voiture où se tenait un homme jeune, grand, accompagné de son avocat et de son confesseur. Hermès parvint à s'approcher des gardes qui protégeaient la voiture. Soudain, un profil lui apparut, celui qu'il connaissait depuis des années grâce l'une des rares pièces de monnaie qui tapissaient le fond de ses poches. Il l'avait aussi aperçu un jour à Marly : un homme bien vêtu, les traits marqués et le corps empâté par la bonne chère, visitant les communs du château en vue d'agrandissements futurs. D'après les traits de son visage, et une abondante chevelure attachée en arrière par un catogan, il devait avoir trente-cinq tout au plus mais en paraissait le double. Les soucis, un deuil en 1789, une révolution puis un procès avaient alourdi sa physionomie. Son

2. Pont de la Révolution après 1789, à nouveau pont Louis XVI sous la Restauration (1814-1830), actuel pont de la Concorde (depuis 1830). Bâti de 1787 à 1791, il a été achevé avec les pierres de la Bastille.

3. Statue de Louis XV.

crâne frôlait le toit de l'habitacle. Un nez busqué tranchait son profil imposant. L'embonpoint tassait sa silhouette. Vêtu d'un habit brun, d'une culotte de drap noir, de bas de soie gris et d'un gilet de molleton blanc, Louis XVI jeta furtivement, dans la direction d'Hermès, un regard perdu, dans le vide : celui d'un homme ordinaire. Le Conseil général de la Ville défendit à quiconque de manifester son opinion. On entendit pourtant quelques cris :

– Grâce ! Grâce ! Pitié !

Dans la nuit précédente, on glissa des libelles sous les portes des maisons, invitant le peuple à sauver « le meilleur des rois » afin que Philippe d'Orléans⁴, désormais « Philippe-Égalité », « perdu de mœurs, d'une conduite infâme », ne montât sur le trône.

Tôt le matin, des bataillons étaient placés à toutes les barrières pour empêcher les rassemblements. On interdit aux habitants de circuler dans les rues. Les gamins les avaient devancés mais personne ne songea à les réprimer. Sans voitures ni chariots, retirés des rues, les boutiquiers ne purent ouvrir leurs échoppes. On proscriit toute musique, n'autorisant que les tambours de la Garde. Les autres musiciens des harmonies ou de l'Opéra, amis d'Hermès, se voyaient réduits au silence. Après la prise des Tuileries, cinq mois plus tôt, le dix août, la proclamation de la République fin septembre, la guerre, le procès puis l'exécution de celui qu'on appelait désormais Louis Capet, signaient l'effondrement d'un monde. Hermès Cordier, vingt ans à peine, une allure de chat mince, presque maigre, cheveux blond vénitien, bouclés, en bataille, yeux verts, apercevant de loin des visages familiers, se fraya un passage vers ses collègues chahuteurs, tous accordeurs. Leur métier consistait à se rendre chez des particuliers et dans les salles de concerts pour tendre ou distendre les cordes des pianos afin de restaurer la justesse de leur tonalité. Il suffisait d'une imperceptible

4. Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, puis duc d'Orléans, député à la Convention, vota la mort de son cousin Louis XVI. Il sera guillotiné en novembre 1793. Son fils « Louis-Philippe I^{er} », « roi des Français », régnera après la Révolution de 1830.

tension supplémentaire pour que telle note retrouve sa clarté, et d'un infinitésimal relâchement pour que telle autre sonne en harmonie avec l'accord et assure une gamme régulière. Leur ouïe détectait la moindre anomalie d'une fréquence, eussent-elle échappé aux oreilles les plus aguerries des musiciens ordinaires. La justesse était leur religion, leur Graal, leur idéal. Ils étaient également instrumentistes, presque tous membres de l'orchestre de la Garde, réparateurs et facteurs d'instruments formés à Versailles où ils avaient appris leur art. On les appelait « les inséparables », tant une communauté de formation scelle une unité de destins. Se retrouvaient là aussi les transalpins qui regrettaient la fermeture de l'opéra italien quelques mois plus tôt, dont le plus célèbre d'entre eux, Cherubini, avec les anciens de l'orchestre de la Garde, Sarrette, Trial, Blasius, Deshayes, Berton, Solié et leurs compagnons accordeurs plus jeunes et apprentis compositeurs. Parmi eux, François Boieldieu se détachait par son allure, un aigle, un nez, deux bandeaux de cheveux noirs ondulés entourant un visage angélique marqué par un regard sombre et ardent. Les roulements faisaient un bruit sourd, continu. Autour de l'échafaud, encerclé par des canons, un espace maintenait les spectateurs à bonne distance. Une intervention pour faire libérer le souverain était possible. On redoutait un complot royaliste.

– Encore un qui n'aura plus besoin de nous ! se permit Hermès.

– Mais non ! répliqua Boieldieu. L'Autrichienne trouvera bien le moyen de jouer les sonates de son cher Amédée⁵ à la tour du Temple !

– Tu perds pas le Nord...

– T'as envie d'aller lui accorder son piano, c'est ça ? Abonné aux causes perdues...

– Pas si fou ! Il nous reste pas mal d'ouvrage avec cette manie de la musique ! Goldoni nous attend dans quelques jours ! Du turbin en perspective !

– Il veut nous dire des choses, j'irai avec toi ! Heureusement il a

5. Amédée : Wolfgang Amadeus Mozart.

gardé son instrument. Il nous en dira plus sur le dernier piano de Mozart ! Le roi des pianos !

La foule allait et venait autour d'eux. Les amis s'efforçaient de rester ensemble dans le chaos, au gré des allers et venues de cette mer humaine ballottée dans un désordre indescriptible.

– Les clients se font rares, on abat une profession sans avenir avant qu'on se fasse un nom ! Faudra retourner dans ta Normandie ! répondit Devienne.

On l'appelait « François Deux », pour le distinguer de François Boieldieu, qui passait déjà pour le plus doué d'entre eux. Seul, ayant quitté depuis quelques semaines Rouen sa ville natale et trouvé, avec Hermès et les autres, une nouvelle famille. Son père, attaché au service de l'archevêque, ne lui porta pas l'affection que François, vif et doué, aurait dû mériter. Sa mère, peu attentionnée, quitta la maison. Jeune accordeur, compositeur et pianiste, il s'éloigna définitivement, lassé par les colères d'un géniteur incapable de lui montrer la moindre marque d'intérêt, et par les absences de celle qui ne lui témoignait plus de considération. Passionné d'opéra, mais sans le sou, il se laissait enfermer, enfant, en toute discrétion, dans le théâtre de Rouen, pour assister aux représentations et fuir, dès qu'il le pouvait, le foyer familial et l'organiste Broche, précepteur tyrannique, maître de musique sulfureux qui malmenait les enfants : un ogre.

– François Deux a raison ! L'Opéra de Rouen te fera des commandes, t'inquiète ! Le « petit Boiel » deviendra grand, et peut-être un jour un « Dieu » ! Celui de l'opéra ! ajouta Hermès. Une pointe de jalousie perçait derrière le compliment.

– Écoutez, je ne m'inquiète pas, moi : j'écris et je compose ! déclara fièrement François Boieldieu. Je ne me contente pas d'accorder. Dieu m'en garde, car quand vos ci-devant aristocrates⁶ auront été guillotins ou seront partis, vous n'aurez plus rien à faire ! Boieldieu ironisait.

– On tue nos clients ! On prend notre travail ! déplorait

6. « D'avant la date où je parle ». Avec l'abolition des privilèges et la suppression des titres, les révolutionnaires utilisèrent pour désigner les aristocrates le terme « ci-devant » marquis » ou « ci-devant » comtes... Ils abrégèrent la formule : les nobles émigrés, suspects ou accusés devinrent des « ci-devant ».

Devienne. Les nobles, et maintenant le roi !

– Il a raté sa fuite à Varennes, Capet⁷ ! Pour les autres, pas facile, question discrétion, un piano ou une harpe sous le bras, pas vrai ?

– Avec un violon, c'est plus simple.

– Chut ! Petits impertinents ! répondit un ci-devant poudré de frais à la mode de l'ancien temps, tricorne à la main. Son visage émacié et pâle donnait à sa physionomie l'allure d'une étrange tête d'oiseau avec les yeux enfoncés au fond des orbites. Il portait une culotte à l'ancienne, de drap jaune serin, des bas de casimir citron foncé, des manchettes de malines brodées. La redingote arborait le deuil. Une cocarde blanche faisait une tache claire sur l'étoffe noire. En son centre se dissimulait une broderie plus discrète : deux cœurs entrelacés, percés de deux sabres, surmontés d'une couronne et d'une croix, signes d'une allégeance à Dieu et au Roi, avec la devise, *Utrique fidelis*, « fidèle l'un à l'autre », que soulignait une ligne rouge cousue en lettres naïves. La tenue de l'ancien temps tranchait avec celle des sans-culottes⁸ et des tricoteuses⁹, ouvriers¹⁰, membres des sections parisiennes portant cocardes sur la poitrine et rubans tricolores dans les cheveux : ceux des dentelières, ramendeuses, brodeuses, fileuses et couturières.

7. Après le 10 août 1792, Louis XVI ne fut plus désigné que sous le nom de Capet, en référence à Hugues Capet et à la troisième dynastie des rois de France, les Capétiens, dont descendait la branche des Bourbons.

8. Le titre de « sans-culotte » existe dès le début de la Révolution, s'identifiant au peuple parisien, soutien de celle-ci. Partisan des Montagnards, il habite plutôt les faubourgs (Saint-Antoine ou Saint-Marcel, entre autres). À l'été 1792, il affirme son entrée en politique à l'occasion des journées des 20 juin et 10 août. Il se distingue par sa tenue : le pantalon (et non la « culotte »), les sabots ou les galoches, la pique, la cocarde tricolore, le bonnet rouge (rappelant le bonnet phrygien, celui des esclaves affranchis de la Rome antique), la veste courte ou « carmagnole ». Il porte la moustache, la barbe ou les favoris et parle fort, s'opposant en tous points aux aristocrates (les « culottes dorées » selon Robespierre) ou aux bourgeois.

9. Le terme désigne les femmes du peuple qui, dans les clubs ou à l'assemblée ou au pied de la guillotine, tricotent en spectatrices d'un spectacle quotidien et banalisé. Trempant leurs mouchoirs dans le sang des victimes, elles participent à ces « messes rouges ».

10. - Artisans et ouvriers parisiens peuplent les faubourgs insurrectionnels. La loi Le Chapelier de 1791 établit la liberté du travail et interdit les coalitions. Supprimées par la Révolution (1791), à la suite de l'abolition des privilèges (1789), les corporations régissaient l'artisanat depuis le Moyen Âge, résistant aux manufactures employant des centaines de travailleurs : à Paris, tapisseries des Gobelins ; celles de Sèvres et de Limoges pour la porcelaine ; celle des glaces de Saint-Gobain et pour le textile, Jouy-en-Josas, Abbeville, Amiens, Beauvais, Sedan, Reims, Troyes, Rouen, Elbeuf...

Un roulement de tambours retentit plus fort sur la chape de froid qui couvrait la place. Santerre, général de la Garde nationale, ordonna de masquer le discours du roi par cette rumeur sourde qui monta d'un coup.

– Taisez-vous ! cria le souverain aux soldats musiciens, alors qu'il reculait devant la planche où on l'amenait. Le monarque s'exprimait avec un cheveu sur la langue. Il avait les dents du bonheur : séparées les unes des autres, elles donnaient à sa physionomie une allure candide. On devina les premières phrases. Le reste demeura inaudible.

– Mon peuple, je meurs innocent des crimes dont on m'accuse ! Je pardonne aux auteurs de ma mort ! Je prie Dieu que mon sang ne retombe pas sur la France...

Le confesseur du roi, l'abbé Edgeworth conclut :

– Allez, fils de Saint Louis ! Le Ciel vous attend !

Louis courut à l'autre extrémité de l'estrade, accompagné par le prêtre. Il tenta de reprendre la parole, mais on ne comprenait déjà plus rien. Face aux quatre gardes qui l'enserraient, on n'entendait plus que le bruit sombre des baguettes sur les peaux des caisses claires, tendues à se rompre. On attachait le roi qui se débattait encore. Le géant bascula brutalement en avant, automate entravé. Puis la tête fut engagée dans la lunette. Quelques secondes après, un hurlement emplissait l'espace. Le couperet de la guillotine tomba sur le petit-fils de Louis XV. Le chef roula dans le panier. Un lourd silence suivit. La face royale fut montrée en trophée. Des superstitieux se précipitèrent, bravant les canons, tentant de recueillir le sang dans des mouchoirs. Un citoyen se hissa près de la guillotine, prit des caillots déjà formés et les lança sur la foule. Tout devint hors de contrôle. Avec leurs baïonnettes, les hommes armés essayèrent de repousser la marée humaine. Le commandant Santerre fit tonner les tambours pour éloigner la populace. Il renonça à ouvrir le feu.

Hermès remarqua une jeune fille qui lança un cri :

– Le Roi est mort, vive le Roi !

La voix éraillée ne correspondait pas au visage aux yeux

noisette, aux fins sourcils, entouré d'un écrin de cheveux châtain avec des reflets cuivrés. L'organe était mal placé, perché dans les aigus, hésitant et peu timbré, cassé, avec un drôle d'accent. Une senteur appétissante, sucrée, entre lavande et vanille, émanait de ses habits simples, casaque à larges manches, indienne à fleurs et long châle de laine. On devinait une carmagnole¹¹ et un grand collet par-dessous. Pour le reste, la jeune fille portait une jupe tombante de nankin aux tons jaune et beige chamois. Il s'approcha d'elle, attiré par cette voix, ce parfum, jouant de ses épaules, luttant contre le populaire.

– Citoyenne¹², t'es bien téméraire ! On est en République, t'exposer au danger...

– Prends ce mouchoir en souvenir. Ça t'portera bonheur ! Moi c'est Charlotte !

– Hermès ! Mais ton prénom, c'est un peu cruche, j'trouve !

– Filou !

Il n'avait jamais éprouvé ce sentiment. Plus près d'elle, il prit le mouchoir, le plaça dans la poche de son manteau. À l'odeur de pain, de vanille, de fleurs d'orangers et de farine qu'elle dégageait, il crut deviner sa profession. Il se rapprocha d'elle, jusqu'à se coller à son corps et épouser ses formes. Puis elle se fondit dans la masse humaine avec un ruban maculé du sang royal, recueilli au pied de l'échafaud. Ce fut tout. Il la perdit de vue. Au-devant de son pantalon clair, une tache venait de s'étaler, blanche, embarrassante, qu'il cacha aussitôt avec sa redingote sombre. Sa jouissance devançait sa volonté. Cela faisait peur aux filles : à dix-neuf ans, il était encore vierge.

– Manque pas d'toupet la tricoteuse ! L'insouciance perdra la jeunesse, j'vous l'dis ! affirma-t-il crânement, faisant le bravache pour cacher son trouble tout en s'adressant à ses amis qui regardaient ailleurs.

11. Veste étroite à revers courts, garnie de plusieurs rangées de boutons, portée par les ouvriers piémontais depuis le XVII^{ème} siècle, originaire de Carmagnola, près de Turin, d'où son nom. Elle devint dès 1791 le vêtement des fédérés marseillais et désigne aussi la ronde chantée et dansée par les révolutionnaires.

12. Le titre de « citoyen » est légalement substitué à celui de « monsieur » le 22 septembre 1792, lendemain de la proclamation de la République.

Hermès, pour la protéger des regards déjà inquisiteurs de sans-culottes soupçonneux, entonna une chanson populaire.

*Enfin donc, v'là qu'est bâclé,
J'ons pus d'roi en France,
On a tout aussi bien raclé
Tous ces biaux seigneurs d'importance,
Je sons libres enfin cheux nous,
Et pis je sons égaux tretous.*

Hermès la repéra par sa voix. Elle réapparut au hasard des vagues de la foule. Charlotte avait compris, et aussitôt entonné avec lui la rengaine. Elle s'affirma, plus sûre. Était-elle lavandière, lingère, fille des halles ou bien faisait-elle du groupe des boulangères ? Partie à l'autre bout de l'Esplanade, du côté du garde-meuble, apeurée par les baïonnettes et les tambours, elle s'était diluée dans la multitude puis revenait de nouveau vers les amis d'Hermès. Son organe dominait le brouhaha.

*À présent tout ira bien,
À Paris comme à la guerre,
Je n'craindrons pus le venin
Qui gâtait toute c'affaire,
J'aurons vraiment la liberté,
En soutenant l'Égalité.*

Elle semblait par jeu exagérer son allure poissarde, vulgaire : celle des harengères. Sa voix couvrait celle des autres qui avaient repris le refrain. Elle dégageait dans sa façon de faire vibrer ses cordes vocales dissonantes un charme certain. Profitant d'un mouvement de masse, bravant la houle, Hermès parvint à la rejoindre. Charlotte poursuivait son chant égrillard et grasseyant, reprenant à tue-tête une autre ritournelle :

*Catau veux-tu v'nir avec moi
Au Clos du Temple pour voir ch'tiau roi
Prends l'casaquin qu't'avais dimanche
Et tâch' d'avoir un' chemis' blanche*

– Ah mais ça, t'es là toi ? Tu te moques, brigand ! Goujat !
– Nougat ? Hahaha ! T'sais, c'est pas des couplets à entonner...

– J'sais bien c'que j'ai à faire, moi ! J'vois bien dans ton jeu !

*J'espère ben que j'verrons l'Dauphin
Qu'est pus beau qu'un p'tit séraphin
Ainsi qu'sa sœur Madame Première,*

Qu'est tout l'portrait d'Monsieur son ch'père !

– Et ce drôle d'accent, c'est quoi ? C'est d'où ?

– Des Bouches-du-Rhône, tu connais ?

– Non ! Mais la tienne est très jolie !

– Moque-toi ! J'suis d'Aureille, un village des Alpilles entre Avignon et Marseille !

– Ah oui ! Marseille ! La Marseillaise ! C'est toi, la *Marseillaise*...

– Ben oui, quoi !

– Tu chantes et...

– Ouais, mais moi j'fais que c'qui m'plaît !

Hermès s'en voulait, mais c'était trop tard. Il n'arrivait plus à la suivre.

Elle s'éloigna rue Florentin et tourna brusquement dans la rue Honoré¹³. Il eut seulement le temps d'apercevoir une nuque, un reflet lumineux sur des cheveux au teint mordoré. Elle avait disparu en un instant, évaporée. Mais le souvenir de sa physionomie rose et animée lui fit frémir l'échine. Son visage lui produisit une vive impression : insolence, insouciance, inconscience face aux dangers, âgée de vingt ans tout au plus.

Hermès revint vers ses amis, alors que l'assistance commençait à se disperser sur la place. Songeant à l'avenir de ces nostalgiques de la royauté, un présage lui étreignait le cœur. L'imprudence pouvait envoyer rapidement l'aristocrate, le bourgeois, la femme ou l'homme du peuple à la Conciergerie, à la prison de Pélagie ou à celle de la Force. Encore frais dans

13. Le 14 août 1792, la Convention vote un décret supprimant « les signes de féodalité et de superstition ». Tout attribut rappelant la royauté ou l'appartenance à l'Église est occulté. Le 21 décembre 1794, la Commune de Paris ordonne l'effacement du mot « saint » dans les rues. Les travaux s'échelonnent de la fin décembre 1794 à la mi-juillet 1795. Bonaparte rétablira les noms de saints (avril 1802).

les esprits, le souvenir des massacres de septembre¹⁴ excitait les sanguinaires et glaçait les plus sensibles.

– Eh, Hermès, tu viens ou tu dors debout ? Onze heures déjà ! T'entends rien !

C'était François Boieldieu qui rappelait à l'ordre son meilleur ami. Élégante et fine silhouette, sanglée dans une redingote sombre et apprêtée, il grandissait encore mais l'habit ne suivait pas. Il se détachait du groupe, cheveux d'un bleu sombre intense, couleur aile-de-corbeau, presque métallique, tant ils étaient noirs. Des yeux anthracite et un nez de rapace lui donnaient une allure altière et aristocratique. Les gueux s'écartaient devant lui pour le laisser passer, comme devant ces personnes que l'on remarque au premier abord. Un mystère émanait de son abord princier. Son teint mat, olivâtre, en faisait un héros de théâtre tragique sorti d'un *opera seria*. Fraîchement arrivé de Rouen à Paris, désargenté compositeur déjà repéré, avide de gloire, fils d'un secrétaire d'archevêque et d'une modiste en instance de divorce, il semblait seul au monde. Arrivé très jeune à Paris, il repéra une mansarde, un lit, une table, une chaise Cour du Commerce André, au cœur du quartier de Germain-des-Prés, au-dessus de l'imprimerie de *L'Ami du Peuple*, le journal de Marat, qu'il croisait, avec Danton ou Robespierre, habitués eux aussi du café Zoppi¹⁵, celui des Cordeliers et des Jacobins¹⁶. Une entrée donnait au pied de son immeuble d'un seul étage, une maison de poupée,

14. - Après la prise des Tuileries le 10 août 1792, les prisons sont comblées. Les Prussiens envahissent l'Est du pays le 2 septembre. Verdun capitule. Le 4 septembre, Thionville est assiégée. La panique gagne alors les foules menées par la Commune de Paris. Jusqu'au 7 septembre, des centaines d'égorgeurs souvent ivres massacrent atrocement les détenus au prétexte d'un complot aristocratique fomenté de l'étranger.

15. - Nom du café Procope pendant la Révolution, rue de l'Ancienne-Comédie (quartier de la Monnaie, actuel 6^e arrondissement).

16. - Noms de clubs révolutionnaires établis à Paris à partir de 1788, sur le modèle anglais, désignés par les noms des ordres monastiques dont les locaux avaient été désaffectés. Robespierre dominait le Club des Jacobins. Celui des Cordeliers, plus radical mais moins organisé, resta marqué par Danton et Marat, éliminés au printemps 1794. Pendant la Révolution il n'existe pas de « parti » au sens politique du terme actuel. Les Jacobins en préfigurent les prémices éphémères.

l'autre débouchait rue des Fossés Germain. François avait hérité de sa mère modiste une certaine élégance et un port de tête peu commun. De son père lui venait une aspiration à la spiritualité et à l'idéalisme. Souvent incisif, toujours insolent, il s'était intégré au groupe, ne laissant personne indifférent. Il interpella Hermès.

– On a du travail ! Tu bailles aux corneilles ? Tu dors debout ?

Mais Hermès restait perdu dans ses rêves et ses pensées. Ce visage, ce cou, cette voix... Charlotte ! Il revint à l'instant présent en une seconde.

– J'arrive, François, il n'y a pas le feu, j'aurais bien aimé, avec ce temps de chien !

Mais il ne pensait en cet instant qu'à une chose : retrouver la jeune fille.

François avait deviné dans ses pensées et dans son cœur.

– Disparue ! Évanouie ! Comment la chercher dans cette immensité ?

– Paris est une mer. Mais tu la retrouveras un jour, ton étoile.

– Une étoile filante, impossible de la rejoindre !

– Si, en la cherchant, sur la terre, au ciel, jusqu'au fond de cette mer.

Et il tendit les bras vers l'étendue de l'Esplanade et se mit à chanter « Quand la bien-aimée reviendra... », l'air de Nina, rengaine de l'opéra à succès de Dalayrac, *La Folle par amour*.

– En tout cas, à bientôt chez Goldoni, n'oublie pas François, s'exclama Hermès. « Fous par amour, fous pour toujours » ! T'as quelque chose à dénicher, là-bas, hein !

– Ah oui ! T'inquiète, j'ai bien ça en tête ! Plus que ta Charlotte ! Ton génie italien, on va le passer à la question !

– Le piano de Mozart... Seul le Vénitien peut nous aider à retrouver sa trace !

– On dit que l'instrument se cache à Paris, pas loin d'ici peut-être !

– Sérieux ? Alors le but est proche !